

On vient de rééditer Les fermiers de l'Ile-de-France, de Jean-Marc Moriceau. Que ce gros livre de plus de mille pages (1069 exactement) ait été épuisé en moins de quatre ans montre combien, comme l'écrit l'auteur dans son avertissement à cette deuxième édition, "la situation de l'histoire rurale semble s'être améliorée". (Et nous savons tous que lui-même n'y est pas pour rien.) Si je puis me permettre d'ajouter quelque chose à cette constatation, ce sera pour dire que ce renouveau de l'histoire rurale ne peut que profiter à l'histoire tout court. Les fermiers de l'Ile-de-France constituent un groupe social qui tient par les liens d'un "népotisme d'une efficacité redoutable" aux milieux urbains du pouvoir et de l'argent. Et l'agriculture qu'ils pratiquent est "vivifiée par Paris" au point qu'on pourrait véritablement parler à son propos de céréaliculture parisienne. Dans sa structure de base, cette céréaliculture peut certes se décrire à l'aide d'un petit nombre de mots-clés comme triennal (assolement), chevaux (seuls animaux de trait à l'exclusion des boeufs), gerbes et granges (stockage des grains en gerbes dans les granges où ils sont battus par petites quantités à la fois), fermage (mode de faire-valoir dominant), etc. Mais il est bien évident que cette caractérisation, si elle est nécessaire, est très loin de suffire. Car la céréaliculture parisienne est aussi un des systèmes de production les plus spécialisés qui se puissent rencontrer dans l'Europe moderne. Il n'y a pas si longtemps que dans les manuels d'agriculture, on distinguait sous le nom de "cultures spéciales" toutes celles qu'à cause des particularités de leurs marchés on ne voyait pas communément dans les champs : la plupart des cultures industrielles, les fruits et légumes, les fleurs et plantes de pépinières, etc. Ce qui caractérise les riches plateaux limoneux des environs de Paris, c'est que les

grains eux-mêmes y sont des cultures spéciales, comme les pêches de Montreuil, les poireaux ou les oignons d'Aubervilliers. Ce qui donne une image double, pour ainsi dire. [ Dans sa forme, la céréaliculture parisienne se distingue assez peu des autres agricultures du tiers nord-est de la France, sans parler de l'Europe. Dans son contenu, au contraire, elle apparaît beaucoup plus originale, voire unique. Originalité qui est liée à la situation de la ville de Paris. J.-M. Moriceau nous rappelle que dès le début du XIVe siècle, Paris et sa couronne comptent près de 400 000 habitants, ce qui en fait la première agglomération de toute l'Europe; et cela jusque vers 1670, quand Londres prendra la première place. On peut ajouter que jusqu'en plein XIXe siècle, Paris est la seule agglomération de ce niveau à n'avoir pas d'accès direct à la mer. Bien sûr, il y a la Seine. Mais le port qui ferme l'estuaire de la Seine, comme Londres celui de la Tamise ou Nantes celui de la Loire, c'est Rouen et non Paris. On peut d'ailleurs le vérifier en feuilletant n'importe quel atlas historique. Des quatre très grandes conurbations de l'époque moderne, Londres et Paris, Naples et Istamboul, Paris est la seule qui ne soit pas port de mer. Et de toutes les villes éloignées de la mer, les plus importantes, Madrid et Moscou, Milan, Lyon, Vienne, etc., restent loin en deçà. La situation de Paris est donc vraiment unique. Aucune ville d'importance comparable ne dépend aussi étroitement, pour son approvisionnement en produits agricoles, de son territoire immédiat. Dépendance réciproque, évidemment, et telle qu'on peut se demander si d'autres régions que celle de Paris ont approché d'aussi près, et surtout à une pareille échelle, du modèle de L'Etat isolé de von Thünen (1826).

Cette solidarité entre Paris et son terroir céréaliier se manifeste, par exemple, par l'abandon précoce du méteil au profit du pur froment, préféré par les Parisiens. Mais elle prend encore d'autres aspects, dont le moins intéressant n'est pas le commerce des pailles, fourrages et fumiers, qui s'instaure vers la fin du XVIIe siècle. Les pages que consacre J.-M. Moriceau à cette question, trop souvent négligée, sont peut-être parmi les plus révélatrices de son livre, parce qu'elles nous livrent en un raccourci saisissant l'ensemble des combinaisons par lesquelles

les fermiers se constituent en classe indispensable, si je puis employer ce terme. L'enjeu, c'est l'approvisionnement des écuries de Paris et de Versailles, tant civiles que militaires, dont le nombre se multiplie à partir du règne de Louis XIV. Grâce à leurs relations dans les milieux aristocratiques, les fermiers s'emparent de ce nouveau marché et y trouvent double profit : celui des pailles qu'ils apportent, et celui des fumiers qu'ils enlèvent. Ils y trouvent en outre l'occasion de développer leurs cultures fourragères, sainfoin et luzerne, ainsi que d'accroître leur cheptel... On conçoit l'admiration des physiocrates. Et peut-être est-ce maintenant le moment de les relire, pour voir ce que leurs théories doivent à la réalité concrète telle que J.-M. Moriceau nous la fait voir.

Dans cette agriculture où la recherche du produit net est si poussée, qu'en est-il des techniques ?

L'impression première est celle d'une grande stabilité. Dans ses grandes lignes, le schéma technique paraît constitué dès le XIVe siècle, si ce n'est plus tôt, et il ne subira pas de changements majeurs avant le XIXe siècle. C'est celui de l'assolement triennal classique, avec une jachère (c'est ici le terme propre car local) de quatre labours, soit un de plus que le nombre le plus courant ailleurs. Ce labour surnuméraire, appelé décoinage, avait pris place en tête de la série : il se donnait dans l'hiver précédant l'année des semailles d'automne. Tous les grains étaient semés à la volée, et tous, semble-t-il, étaient semés dessus, c'est-à-dire sur le dernier labour, pour être enterrés à la herse. Ce qui impliquait des labours à plat et non en sillons (improprement appelés billons) comme dans la majeure partie de l'haxagone. Pour l'ensemble de ces façons, deux instruments seulement : la charrue et la herse. La charrue est réversible (dite à tourne-oreille), ce qui correspond à la pratique des labours à plat. La herse est à dents de bois, les dents de fer n'apparaissant qu'au XVIIIe siècle. Le rouleau est pratiquement inconnu. L'attelage ordinaire est de deux chevaux jusqu'à la fin du XVIIe siècle; il passe ensuite à trois, en relation avec l'expansion des transports (pour les pailles notamment). Les blés d'hiver sont sarclés deux fois. Pour les récoltes, deux procédés : les grains de mars (orge et avoine) sont fauchés, les blés d'hiver sont sciés (soyés) à la

faucille. Dans les deux cas, les grains coupés et mis en gerbes sont rentrés dans les granges, pour y attendre d'être battus au fur et à mesure des besoins, ou plutôt, et de plus en plus, des marchés et des ventes. Comme beaucoup de fermiers rassemblent d'autres terres que celles qui dépendent de l'exploitation qu'ils ont pris à bail, les granges deviennent insuffisantes, surtout lorsque la durée du stockage se prolonge. D'où l'apparition de ces grandes meules, hautes comme des maisons, où sont entassées des milliers de gerbes, et qui seront si caractéristiques des paysages parisiens au XIXe siècle et jusque dans les années 1950. La première mention de ces meules date de 1676, mais il semble que c'est seulement à partir du début du XVIIIe siècle que leur usage devient courant. Avec les meules de plein air, ce n'est pas seulement un palier quantitatif qui est franchi. C'est aussi que les fermiers spéculent de plus en plus. Comme l'écrit J.-M. Moriceau, ils sont devenus "de parfaits négociants".

Dans ce schéma, les productions animales, sans être accessoires à proprement parler – il n'y a rien d'accessoire dans des agricultures comme celle-là, où tout concourt à la rentabilité globale – viennent cependant au second plan. Les bêtes à laine seules font exception. Sans doute la part relative des laines dans le produit des exploitations n'est-elle plus, au XVIIIe siècle, ce qu'elle était au XIVE. Mais dans leurs deux fonctions que réunit la technique du parcage – pâturer les chaumes et fertiliser les terres – les ovins restent d'un bout à l'autre un pilier du système. Cela n'est pas le cas des bovins, et encore moins des porcs. Les premiers, éliminés du cheptel de travail dès avant le XIVE siècle, sont éliminés de l'embouche au début du XVIIe. Il ne restera que des taureaux reproducteurs, et des femelles pour une production laitière allant en diminuant. Quant aux porcs, présents par grands troupeaux jusqu'au XVIe siècle, leurs effectifs chutent à mesure que les forêts sont fermées au panage, dans la seconde moitié du XVIIe siècle, et on ne continuera ensuite à en élever que pour les besoins locaux.

C'est peut-être dans le bâtiment et dans les transports que les changements techniques sont les plus importants. Dans le bâtiment, la précocité du remplacement du chaume par les tuiles

est étonnante : les choses se passent au XVIIe siècle, c'est-à-dire presque trois siècles plus tôt que dans la plupart des autres régions, où il faudra attendre les risques nouveaux dûs aux locomobiles à vapeur pour que les toitures de chaume soient condamnées. Voilà qui donne une raison de plus de s'intéresser à la géographie des modes de couverture des toits. Quant aux transports, le tournant se situe dans la première moitié du XVIIIe siècle. Jusqu'à la fin du XVIIe, les exploitations sont équipées de petites charrettes (à deux roues) pour les transports internes, et de chariots (à quatre roues) pour les récoltes et les transports sur route. Vers le milieu du XVIIIe, les chariots ont été remplacés par de grandes charrettes à deux roues, appelées guimbardes. Qu'est-ce que cela implique ? Il reste encore trop d'inconnues pour qu'il soit possible de proposer une réponse, et J.-M. Moriceau a raison d'appeler à "une enquête sur les fabricants, charrons et maréchaux-ferrands" qui serait le seul moyen de nous en donner les éléments. On pense à une double tendance, d'une part vers une spécialisation accrue des véhicules par fonctions, et de l'autre vers une uniformité de leurs structures facilitant la fabrication. Mais ce ne sont que des hypothèses. Ce qui est certain, c'est que les guimbardes ayant une capacité au moins égale à celle des anciens chariots, la charge à l'essieu est plus que doublée. En dehors des conséquences qu'on imagine sur l'état des chemins, il faut que les essieux résistent à cette charge accrue. Ce qui conduit à se demander si le fer ne commence pas à y remplacer le bois. Mais il y a autre chose encore. Un chariot est toujours en équilibre longitudinal, grâce à ses quatre roues. N'ayant que deux roues, une charrette doit être équilibrée. A l'arrêt, on la cale à l'aide de deux béquilles, l'une à l'avant l'autre à l'arrière. En marche, c'est sur le limonier, par l'intermédiaire des brancards (ou limons), que pèsent les déséquilibres inévitables. Il faut donc que ce cheval soit relativement lourd. Or on sait combien les chevaux étaient petits et légers avant l'époque moderne. L'avènement de la guimbarde marquerait-il le franchissement d'un palier dans l'accroissement du format des chevaux de trait, et donc dans la spécialisation de leur production ? La question mérite d'autant plus d'être posée que c'est également au début du XVIIIe siècle

que l'âne fait son apparition. Il est tentant d'imaginer que le nouveau venu remplace les chevaux du format le plus petit qu'un élevage devenu plus sélectif cesse peu à peu de produire...

Dans le domaine des pratiques agronomiques proprement dites, l'impression de stabilité est particulièrement forte. La "frénésie des marnages" qui se manifeste de 1675 à 1710 environ n'est qu'un épisode assez bref, réponse circonstancielle à une fluctuation climatique qui a l'intérêt de montrer qu'en cas de besoin, les fermiers n'hésiraient pas à recourir à des pratiques inhabituelles. De même, les plantes fourragères ne sont pas ignorées. Le sainfoin est attesté dès 1569, s'il ne prend de réelle importance que 70 ans plus tard, <sup>et</sup> la luzerne apparaît au début du XVIIIe siècle. Mais dans les deux cas, les surfaces restent limitées et affectées à la périphérie des terroirs. Restent les refroissis, ces pratiques dérogatoires à la stricte rotation triennale, dont J.-M. Moriceau nous livre une analyse détaillée. Il en existe plusieurs variétés. Mais pour l'essentiel, les refroissis sont, soit le moyen de faire face à des circonstances exceptionnelles, soit celui de faire une place plus grande aux cultures fourragères dérochées (bisailles). Dans cette seconde fonction, leur importance ira grandissant au XVIIIe siècle. Mais cela ne signifie nullement que la règle triennale perde de sa vigueur, au contraire peut-être. Car il n'est pas improbable que la pratique des refroissis ait été le meilleur moyen de la pérenniser, en lui donnant ce qui pouvait lui manquer de souplesse. Quoi qu'il en soit, les résultats du système à long terme sont le meilleur argument possible en sa faveur. Du milieu du XVIIe siècle à celui du XVIIIe, les rendements du froment, qui sont stables, s'établissent à 18-19 hl/ha en moyenne : il y a bien peu de régions de France qui fassent mieux. L'avoine, par contre, montre une progression intéressante : dans le même laps de temps, ses rendements passent de 16 à 23 hl/ha. On ne peut qu'adhérer à l'explication que suggère J.-M. Moriceau, qui y voit l'effet de l'accroissement de la demande pour les chevaux de la capitale, incitant à mieux soigner cette culture traditionnellement un peu négligée.

Au total, il est difficile d'échapper à l'idée que si le système triennal change peu, c'est parce qu'il se montre le mieux

adapté aux conditions permanentes de la région : des limons faciles à travailler qui sont parmi les meilleures terres à blé de France, situés aux portes d'un des plus gros marchés des grains d'Europe continentale. Et dans la mesure où ces conditions connaissent quelques changements, ceux-ci tendent plutôt à renforcer l'emprise du système qu'à la restreindre. C'est ainsi que les productions annexes, qui n'en sont pas des composantes nécessaires, tendent à reculer pour laisser le plus de place possible à la "grande fabrique de blé" des économistes. Sans doute, il y a en Europe des régions où on produit du blé à meilleur marché, et d'autres, peu nombreuses d'ailleurs, où on obtient de meilleurs rendements. On peut toutefois se demander si la force et la stabilité de cette céréaliculture parisienne ne vient pas de ce qu'elle réalise une combinaison particulièrement heureuse des deux critères. Ce n'est pas une agriculture savante ou minutieuse, comme celle de la Flandre; elle s'en distingue, entre autres, par la relative simplicité de ses combinaisons culturales et de son outillage. Mais ce n'est pas non plus une de ces agricultures qu'Arthur Young fera considérer comme arriérées, du seul fait qu'on y voyait des jachères. C'est seulement une agriculture qui tient sa place — essentielle — parmi toutes celles qui fournissent aux consommations de Paris.

F. Sigaut

Le 18.01.99